

Anne Vallaey's Hautes solitudes

Sur les traces des transhumants

AR

LA PETITE VERMILLON



la petite vermillon

Hautes solitudes

DU MÊME AUTEUR

- Coup de bambou*, roman, Payot, 1991 ; Pocket, 1991.
- Sale Temps pour les saisons*, document, Hoëbeke, 1993.
- La Mémoire du papillon*, roman, Flammarion, 1997.
- Rue de la République* (avec Alain Dugrand), roman, Grasset, 1999.
- Fontainebleau, la forêt des passions*, document, Stock, 2000.
- Les Filles*, roman, Fayard, 2002 ; Le Livre de Poche, 2005.
- Les Barcelonnettes* (avec Alain Dugrand). Trilogie romanesque : *Les Jardins de l'Alameda*, tome I, Lattès, 1983 ; Fayard, 2003 ; *Terres chaudes*, tome II, Lattès, 1985 ; Fayard, 2003 ; *La Soldadera*, tome III, Lattès, 1987 ; Fayard, 2003.
- Agua Verde*, roman, Payot, 1989 ; Fayard, 2004.
- Médecins sans frontières la biographie*, document, Fayard, 2004. Prix Joseph Kessel.
- Indépendance Cha Cha*, récit, Fayard, 2007.
- Dieulefit ou le miracle du silence*, récit, Fayard, 2008.
- Edward dans sa jungle*, roman, Fayard, 2010.
- Le loup est revenu*, récit, Fayard, 2013.

Anne Vallaeys

HAUTES SOLITUDES

Sur les traces des transhumants



La Table Ronde
26, rue de Condé, Paris 6^e

Carte et dessin : © Nicolas Poussin.

© Éditions de La Table Ronde, 2017, 2019 pour la présente édition.

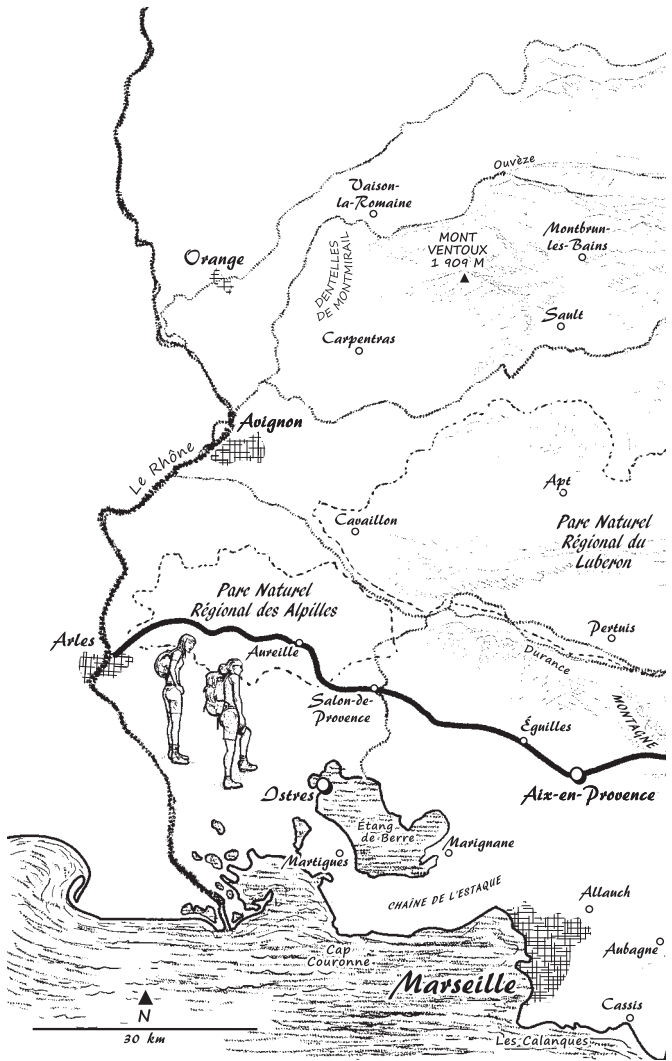
editionslatableronde.fr

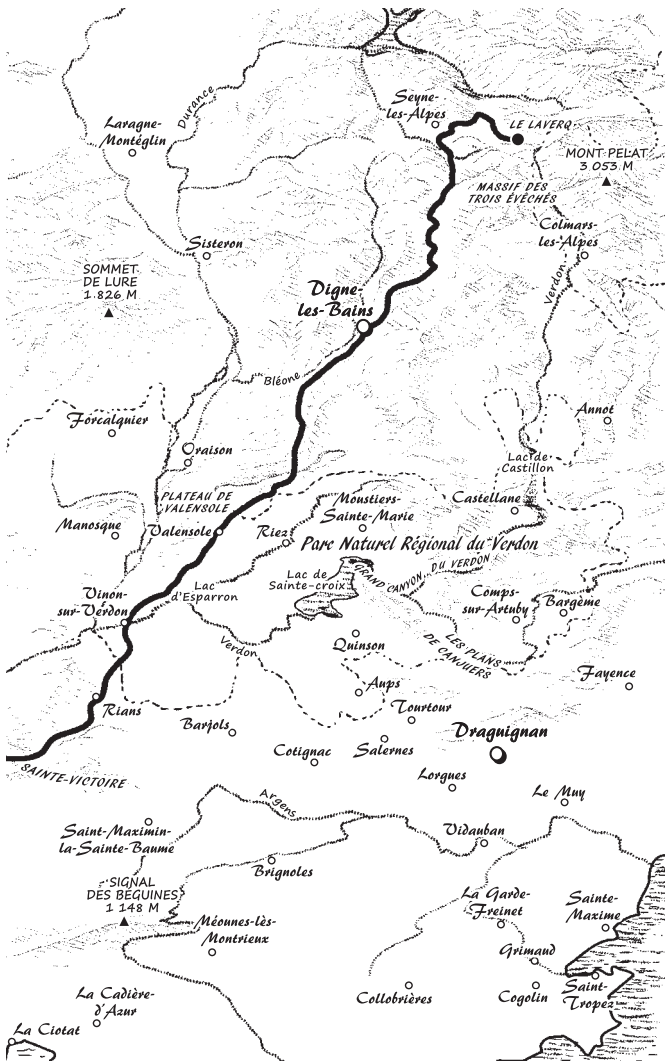
À Marie, mon Ariane

À Sasha

*« Ils n'étaient indigènes d'aucun
pays, amoureux d'aucune parcelle de
terre privée. »*

T. E. LAWRENCE





Dimanche 31 mai, Arles. Gare routière.

À la descente du car, pas un chat, hormis trois voyageurs, des vrais, futals, gilets Hemingway, feutres *Crocodile Dundee*, sac à l'épaule.

Nous avons partagé le compartiment des broussards depuis Paris. Leurs conversations étaient émaillées de treks, cachalots, éléphants de mer, pêche à la mouche, crabes à pinces bleues.

Notre hôte nous repère au premier coup d'œil, randonneuses ployant sous le barda. Tee-shirts et pantalons de toile identiques, grolles «moyenne montagne» impeccables, l'une, plutôt grande, blond cendré, l'autre, menue, brune. L'accueil est chaleureux, la poignée de main cordiale, «vous avez une bonne météo. Jusqu'à vendredi en tout cas... Bleu, grand soleil, légère brise de mer. Une fraîcheur idéale pour se lancer sur le chemin».

J'avais rencontré Jean-Claude Duclos trois mois auparavant sous les platanes de la Maison de la Transhumance, au domaine du Merle. Je m'étais rendue en Crau pour voir Patrick Fabre, qui devait m'aider à préparer notre parcours, au départ d'Arles, sur la *routo* mythique que brebis et meneurs de troupeaux empruntaient jadis pour gagner les alpages. Ce jour-là, Patrick et son ami anthropologue revenaient d'un fond de Camargue où tous deux tentaient de sauver de la ruine une ancienne bergerie. La propriété appartenait depuis quatre décennies au Port autonome de Marseille, qui n'en avait cure. Avec sa couverture de roseaux, c'était l'une des dernières bergeries traditionnelles du delta. Abandonnée aux pluies rasantes, aux rafales de mistral, elle menaçait de s'effondrer. Jean-Claude enrageait : qu'une autorité publique fasse si peu de cas de cette *jasse* camarguaise le mettait hors de lui. Il nourrissait une véritable passion pour ces longs vaisseaux de galets à colombages. Il étudiait leur singularité, l'ingéniosité de leurs constructeurs dans des articles, les revues savantes dédiées au pastoralisme alpin, alliance nomade des hommes et des bêtes. Ma décision d'accomplir, à pied, le parcours de l'antique transhumance lui avait plu.

« La route n'est pas un exercice virtuose, pas moins de voyageurs pressés. » Cette réflexion

m'avait émue. Elle me revient en mémoire quand, se délestant de son sac, Marie lance : « La marche conduit au paradis, pas vrai ? » « C'est sûr, réplique Jean-Claude. Mais faut avancer longtemps. »

En guise d'apéritif, il avait prévu une promenade du côté de Palunlongue, l'une des drailles antiques de Camargue. Comme il est déjà cinq heures, nous partons au hasard vers l'horizon chatoyant, les prés dorés, les mas aux tuiles ocrées, ces *manses* du XI^e siècle, le bocage mesuré.

Pouvais-je escompter plus douce étape, à la veille de notre départ, que ce territoire mouvant de l'île de Camargue ? Ligotés entre les bras du Rhône, les éléments croissent selon leur gré, en bataille. Ici, le fleuve s'attarde, flâne, il hésite avant de se précipiter vers la Méditerranée. Un camaïeu de verts noyés dans une ligne ténue de nuances écrasées entre ciel et marais, Véronèse de prairies grasses où les chevaux libres happent l'air, mâchonnent des insectes, les pastels tendres des rizières, l'émeraude éteint des roselières, des cyprès, flaques verdies, barbouillées d'un roux de sécheresse. Paysage à taille humaine, ordonné pour le seul regard des hommes. Sur cette plaine offerte, le bleu d'une soie princière, vaste, traversé de criaileries, le sifflet des oiseaux, inquié-

tudes et plaintes, gloussements, tendresses et roucoulares. Craintes, terreurs.

« Pas une seule larme de pluie depuis un mois, une semaine pleine balayée d'un mistral dingue... Le dessèchement menace », dit Jean-Claude tandis que nous avançons dans la plaine étale, ouverte aux vents contraires, éternel conflit limoneux entre mer et Rhône.

Rêveuse, j'imagine la contrée telle que les colons romains la découvrirent jadis, quand ils surgirent des marécages. Les flots se mêlaient comme ils l'entendaient, terres, sablières, houle et mer confondues, dépourvues de jointures, de chemins et de roulages. Comment les Latins perçurent-ils cette sauvagerie liquide, vide, privée du moindre repère, exempte de géographie? Précipités par les courants violents, combien de naufragés rencontrèrent-ils les terres alors qu'ils se pensaient en mer?

Dans son *Histoire naturelle de la Provence* (1784), le bréviaire que j'ai glissé dans mon paquetage, le naturaliste Michel Darluc avance que la communauté arlésienne eut l'idée, au XVII^e siècle, de dessécher les marais en recourant au savoir des Bataves. Les sujets de cette province des terres immergées surent édifier quantité d'ouvrages et digues de protection. Saignant, entaillant les marais de coupures, ils purgèrent les eaux vers un canal central, la Grande Rou-

bine, qu'ils prolongèrent vers les lèvres côtières. Par autant d'art que de science, les étrangers forèrent fossés, nervures et sauts-de-loup. Ces ouvrages allaient capter l'eau croupissante des pluies, les débordements fréquents du petit et du grand Rhône. Les marais s'évanouirent insensiblement. Alors, on défricha. Les terres premières, en récompense, furent offertes aux industriels Hollandais, mais, poursuit Darluc, «la révocation de l'édit de Nantes les ayant obligés à revenir dans leur patrie où l'opinion ne nuit jamais à la liberté, ces travaux n'étant plus entretenus, de nouvelles inondations bientôt remirent les choses dans leur premier état».

Il est des provinces hostiles, des principautés enrochées, navrantes, dépourvues de terre et de bras, des embouchures aux limons gras infestés d'anophèles, du trop peu d'hommes pour affronter tant de tâches, *vomito negro* et malaria. Pays maudits, désertés. De tout temps, les Camarguais auront besoin de renforts, de supplétifs et d'esclaves.

Maréchal d'une révolution nationale, Philippe Pétain exigea plus de riz que le delta ne pouvait en offrir. Le recrutement d'une armée de dos courbés, de pieds mouillés s'avéra nécessaire. L'empire en regorgeait. On réquisitionna donc des *niakoués* de Haiphong et Saigon, on achemina les Annamites vers la Joliette, puis les

confins arlésiens. Vichy céda par centaines les indigènes transportés aux maîtres des marais camarguais pour les récompenser de leur dévouement. L'usage des bras d'importation ne cessera de se perpétuer. Aux Napolitains, aux Siciliens émigrés, aux va-nu-pieds succéderont les Andalous, les Piémontais, les Catalans antifranquistes. Paludiers, ils s'échinaient dans la saumure. Leurs bras et leurs jambes s'écroûteront dans les salines. Des vies de forçats, aux antipodes du folklore inventé par Folco de Baroncelli, *lou marquès*. Poète médiocre, ami prétendu de Buffalo Bill qu'il a croisé à Nîmes en 1905, Baroncelli imagina des gardians de pacotille, costume, feutre de cow-boy, foulard écarlate et bottines de cuir brut. Aujourd'hui encore, en toute occasion, ces caricatures parodent sous les oriflammes du Languedoc mistralien, étendards sang et or tissés du cri des Albigeois, « toulousa, prouvençau e avignous ! ». Aux seigneurs des terres, toros, tridents de Pro-cida et fantaisies graphiques ; aux travailleurs forcés, les récoltes harassantes des lacs salés, des rizières. L'or blanc occupe sa place dans les armoiries avec les taureaux, les montures camarguaises, les ibis et les flamants roses.

Jean-Claude Duclos apprécie les chemins qui ne sont à personne, les sentes des manouvriers errants, ces pérégrins, ces « hommes-

chèvres qui, selon Giono, vont, tout nerveux, d'une ville à l'autre, ils ont la même loi que les papillons, les fourmis, les chenilles. Un ordre part du fond de je ne sais quoi, par-derrrière les étoiles, et les voilà en marche : les papillons, les fourmis, les chenilles, les hommes mélangés».

Dans le panorama paisible des prairies céladon, des champs, des mas à n'en plus finir, notre hôte évoque l'été 1970 au mas du Radeau. En compagnie des bergers transhumants, il avait accordé son pas aux foulées des meneurs de troupeaux. Ensemble, d'un univers l'autre, ils avaient gagné l'alpage du Jardin du Roi, dans les hauts du massif du Vercors. La lente progression vers l'alpe au rythme tendu des brebis, dans d'étouffantes chaleurs, à l'écart de l'agitation fébrile des vallées, lui avait dévoilé les adrets, combien les basses terres et les hauts plateaux intriqués, insécables les uns les autres, étaient indispensables aux bêtes et aux hommes. «Les bergers sont comme leurs brebis : la plaine les attire l'hiver, au printemps ils languissent les montagnes. On dirait que le bonheur des animaux déteint sur les êtres humains : grimper vers l'alpage, pour eux, signifie retrouver le toit de leur univers, les lieux de l'enfance, les origines du métier.»

L'heure tourne, le paysage se transforme. Dans le soleil déclinant, tout à coup, une nappe

mouvante brouille le patchwork couturé de haies vernissées. L'humidité gobe l'horizon au point de se fondre dans l'argent du ciel devenu gris. « Wouah ! La mer ! » s'écrie Marie. « Pas tout à fait, rectifie Jean-Claude, disons plutôt la petite mer, un morceau captif enclos de terre. C'est notre Grand Mar, Vaccarès. » Il a prononcé Vaccarès comme d'autres, gourmands, disent Acropole, Venise, lac Majeur...

Assis sur la pierre d'un muret, sans échanger un mot, nous restons immobiles dans les lueurs d'un crépuscule vert.

Houle, vent, sable, lagune, il n'est que deux éléments, l'eau et l'air. De tous côtés les oiseaux s'affolent. Les couleurs jaillissent, noir, sang, jaune et blanc, sous l'effet de tout ce qui vole, trotte, détale et s'ébroue. Le feuillage rabougri des tamaris frémit de froissements d'ailes. Glissades aquatiques des pêcheurs à longues jambes, grues, bécasses, bécassines et cailles, hérons cendrés, « qu'il ne faut pas confondre avec leurs cousins, le héron garde-bœuf, trapu, bec court », murmure Jean-Claude. Envols de canards, fous de Bassan, mouettes rieuses, hirondelles de mer. Tout un monde s'abat sur l'étang, se faufile sous les buissons, les bouquets de joncs, les touffes d'euphorbe. Festival.

Voyageurs transhumants, les migrants font leur mue ici, ils renouvellent, renforcent leurs

Anne Vallaëys

Hautes solitudes

Sur les traces des transhumants

« Des heures durant, tel l'explorateur de salon penché sur sa mappemonde, j'ai consulté les cartes d'état-major, m'efforçant de décrypter l'improbable tissage de courbes, de maillages, de treillis hachurés. Parcourant de l'index les anciens lits du Rhône, rive gauche, rive droite, je me suis égarée dans les canyons du Verdon, faufilee dans les méandres d'Asse et de Bléone, estimant la taille des sommets, les cols d'altitude...

L'inévitable s'imposa: il fallait confronter mes lectures et mes observations géographiques de bric et de broc aux modèles réels, au dessin des paysages. Ressentir la trace sous les pas, éprouver la terre à mes pieds, la caresser des yeux, pour de vrai. Donner forme, réalité, épaisseur et continuité à la grande transhumance, cette épopée "fille des montagnes". »

Anne Vallaëys

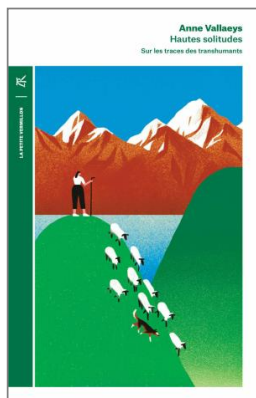
Membre de l'équipe des fondateurs de *Libération*, Anne Vallaëys a publié plusieurs romans, parmi lesquels la trilogie des *Barcelonnettes*, avec Alain Dugrand (Fayard, 2003), mais aussi des essais et enquêtes, notamment *Médecins sans frontières, la biographie* (Fayard, 2004, prix Joseph Kessel), *Dieulefit ou le miracle du silence* (Fayard, 2008) et *Le loup est revenu* (Fayard, 2013).

« Un livre de découvertes et d'émerveillements. »

Xavier Houssin, *Le Monde*.

« Un délicieux vade-mecum pour partir marcher. »

Christilla Pellé-Douël, *Psychologies*.



Hautes solitudes. Sur les traces des transhumants Anne Vallaeys

Couverture : Illustration Valerio Vidali

Cette édition électronique du livre
Hautes solitudes. Sur les traces des transhumants d'Anne Vallaeys
a été réalisée le 03 mai 2019
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037104489 - Numéro d'édition : 354416).

Code Sodis : U288975 - ISBN : 9791037105103
Numéro d'édition : 357377.